

L'AVENTURIER.

(1796.)

PREMIÈRE PARTIE.

UN AMOUR REPUBLICAIN.

(Suite.)

—Après ?

—Ensuite, le capitaine allait se mettre en marche pour revenir à Milan quand nous avons vu accourir douze ou quinze cents insurgés qui ont cerné le bourg et commencé le feu. Le capitaine m'a ordonné de vous en avertir, ajoutant qu'il allait se barricader dans une grande maison, et qu'il pouvait tenir pendant quatre heures : passé ce temps, il ne répond plus de rien.

Cette fâcheuse nouvelle mit fin au déjeuner.

—Impossible d'arriver à temps, dit Despinoy. Je ne puis pas avant l'arrivée de Bonaparte envoyer plus de quinze hommes au secours de Dupuy, et quinze hommes seraient noyés dans cette multitude. Avant tout, il faut garder Milan.

—Le plus fâcheux, dit un officier, c'est que ces misérables paysans ne font quartier à personne.

L'état-major parut consterné ; Dupuy était aimé de tous ses camarades. Mais on sentait trop combien la prudence de Despinoy était nécessaire.

Tout à coup je rompis le silence, et m'adressant à Despinoy :

—Général, lui dis-je, donnez-moi ces quinze hommes dont vous avez parlé, et laissez-moi faire.

On me regarda d'un air étonné. Evidemment l'armée d'Italie n'aurait jamais imaginé que l'armée du Rhin pût avoir tant d'audace.

—Vous avez entendu le rapport du dragon, dit Despinoy. Vous savez qu'il ne s'agit pas d'une plaisanterie.

—Je le sais général. Donnez-moi l'autorisation de prendre quinze hommes de bonne volonté, et je pars.

—Faites, dit Despinoy, et que Dieu vous soit en aide.

Aux premiers mots, cinquante cavaliers se présentèrent. J'en choisis quinze parmi les plus dispos, et nous courûmes au grand trot vers Foggia.

Voulez-vous connaître ma pensée secrète ? j'espérais, en sauvant le frère de Clélie, me délivrer du remords d'avoir tué son père. Oui, j'aurais donné ma vie avec joie pour apaiser les mânes irrités du vieux jacobin. Combattre pour le frère de Clélie, même sans qu'elle le sût, n'était-ce pas combattre pour Clélie elle-même ?

Il était environ midi quand nous arrivâmes en vue de Foggia, où l'on se battait depuis sept heures du matin.

XL

Foggia est un bourg de trois ou quatre mille âmes environ, qui passerait aisément pour ville au centre de la France. En Lombardie, où la terre est très-fertile et très-peuplée, c'est peu de chose. Une église de forme trapue, recouverte de briques rouges, un clocher qui s'élève à peine de vingt-cinq ou trente pieds au-dessus de l'église, huit ou neuf cents maisons, et quelques restes d'un vieux rempart qui a dû défendre, au dou-

zième siècle, les Gibelins contre les Guelfes et les Guelfes contre les Gibelins, voilà Foggia.

A droite et à gauche, des marais et des rivières défendent les approches du village qu'on a bâti sur une colline, si l'on peut appeler de ce nom un plateau de médiocre étendue qui n'est inondé en aucune saison, mais qui ne dépasse pas de plus de quinze ou vingt pieds le niveau de la plaine environnante.

Une seule route conduit de Milan à Foggia, et de Foggia jusqu'à Lodi. C'est celle que je suivais avec ma cavalerie, — je veux dire avec mes quinze homes — auxquels j'avais eu soin de joindre deux trompettes.

Par un bonheur sur lequel je n'avais pas compté, la route, sans être précieusement tortueuse (comment le serait-elle en plaine !) faisait, tout près de Foggia, un léger détour qui empêchait qu'on ne nous aperçût. Du reste, les insurgés milanais étant, pour la plupart, de pauvres diables que ruinait le passage des armées française et Autrichienne, et n'ayant aucune habitude de la guerre, ne songeaient pas à s'éclairer et à savoir ce qui se passait derrière eux.

A cinq cents pas du village, dont j'apercevais à peine de clocher, je fis faire halte à ma troupe, et, mettant pied à terre, je me glissai d'arbre en arbre jusqu'à l'entrée du village, et je pus voir de près le combat.

Le capitaine Dupuy, se voyant sur le point d'être cerné, et, ne pouvant échapper à l'ennemi qu'en abandonnant le convoi de munitions qu'il était chargé de conduire à Milan, avait préféré soutenir un siège.

Il avait forcé les portes de la maison du podestat, qui était la plus considérable de Foggia, et profitant de ce que la cour, située derrière la maison, était entourée de hautes murailles, il s'y était réfugié avec sa troupe, mettant le convoi à l'abri sous un hangar, et pratiquant des meurtrières dans le mur d'enceinte pour éloigner les assaillants.

Ceux-ci, forcés de s'avancer presque à découvert, tiraillaient de loin sans produire beaucoup d'effet, et menaçaient de mettre le feu à la maison du podestat, ce qui faisait trembler le pauvre magistrat, qui était partagé entre l'espérance de voir griller les Français et la crainte d'être ruiné par la victoire de ses compatriotes.

D'un coup d'œil je compris que le danger de Dupuy, quoique très-grand, n'était pas insurmontable. Je retournai vers ma troupe, je montai à cheval et je dis :

—Je viens de voir cette canaille. Elle ne tiendra pas devant nous. En ayant, l'armée d'Italie ! Et si l'un de vous arrive avant moi sur l'ennemi, qu'on dise que je ne sais qu'un...

C'est bien, curé. Je ne répéterai pas le mot, quoique après tout il eût son éloquence, puisque tout le monde me suivit au galop. Les deux trompettes sonnaient comme le cor de Roland à Roncevaux.

Jamais surprise ne fut plus grande que celle de l'ennemi et ne produisit plus de terribles effets. Je crois que la sonnerie du jugement dernier n'aurait pas effrayé davantage ces pauvres gens.

Pensez qu'on leur avait dit que l'Autriche était victorieuse, que Beaulieu recevait soixante mille hommes de renfort, que Bonaparte avait la fièvre, que vingt mille soldats de la République française une et indivisible venaient de se noyer en passant le Pô, etc., etc., et jugez si notre ar-

rivée dut les mettre en déroute.

En quelques minutes, la place se trouva vide, et je ne sais si nous eûmes le temps de donner un coup de sabre aux fuyards.

En même temps, la trompette de Dupuy répondait à nos fanfares triomphales. Nos camarades nous prenant pour l'avant garde d'une division chargée de les secourir, et jugeant de notre nombre par la frayeur des insurgés, célébraient déjà leur délivrance.

Tibérius Gracchus fit ouvrir la porte de la maison du podestat et m'embrassa de toutes ses forces en criant :

—Tu arrives à temps, citoyen Robert. Vive la République !

Je me hâtai de dissiper son erreur et celle de ses compagnons : nous n'étions l'avant garde de personne, étant nous-mêmes le corps d'armée.

Tibérius écouta mes explications du même air que si j'eusse apporté les nouvelles les plus réjouissantes. C'était une de ces âmes intrépides et joyeuses, que rien ne peut ébranler, et qui ne connaissent ni la tristesse ni la crainte.

—Eh bien, dit-il, puisque nous sommes réduits à nos propres forces, tant mieux ! nous n'en aurons que plus de mérite. Horatius Cocles et Bayard ont défendu un pont contre une armée, et chacun d'eux était seul. Faisons-nous moins contre les suppôts de la superstition et de la tyrannie, nous, les soldats de la République française une et indivisible ?

En même temps il prit le commandement des deux troupes, étant supérieur en grade, et fit entrer nos chevaux dans la cour.

—Il faut avouer, ajouta-t-il, citoyen Robert, que nous avons besoin de renfort. Cinq de mes hommes sont tués, sept sont blessés grièvement et ne peuvent toucher ni un sabre ni un fusil ; le reste a des contusions...

(En effet, son habit était percé de cinq balles).

—Ces coquins là tirent bien. Mon pauvre podestat, qui regarde quelquefois par la fenêtre, tout en mourant de peur d'être victime de son courage, m'assure qu'il y a plus de trente gardes-chasse ou braconniers dans la bande qui nous assiège. Heureusement, cela ne tient pas contre le sabre ou la baïonnette.

Pendant qu'il parlait, et que nos hommes prenaient quelque repos, les insurgés s'aperçurent de notre petit nombre, et je vis que le siège, un instant interrompu, allait recommencer.

—A boire ! dit péniblement un blessé qui était étendu sous le hangar à côté des chariots de munitions.

—A boire ! répéta son voisin, blessé comme lui.

Je regardai Dupuy. Il secoua la tête.

—Pas d'eau, dit-il. Ce gredin de podestat allait boire à la fontaine du village avec toute sa famille. Il faut faire comme lui... ou s'en passer.

Or, il était environ deux heures de l'après-midi, et nos soldats étouffaient de chaleur.

—As-tu du vin ? demandai-je. Un podestat doit toujours avoir du vin dans sa maison ; sans cela il ne serait pas podestat.

—Eh ! le pauvre homme assure qu'on a tout bu, il y a dix jours, après le passage du Tessin. Nos républicains ont passé ici et raffé tout. Entre nous, je crois même que c'est la principale cause du soulèvement des paysans. On ne leur laisse pas un

jambon, ni un poulet, ni une bouteille de vin, de sorte qu'ils nous envoient de bon cœur au diable.

Deux ou trois coups de fusil isolés, bientôt suivis d'une fusillade épouvantable, nous interrompirent. Les insurgés recommençaient l'attaque.

—Citoyen Dupuy, lui dis-je, mes hommes et moi nous sommes encore tout frais, n'ayant pas combattu. Laissez-nous le soin de défendre la cour, et vous, gardez la maison, et tirez par les fenêtres sur la place.

Dupuy consentit à cet arrangement et je courus à mon poste.

Il était temps.

Une centaine d'insurgés, plus hardis que les autres et protégés par les arbres, s'étaient avancés jusqu'au pied du mur, vers la porte qui conduisait de la cour au verger et cherchaient à l'enfoncer à coups de pelles, de pioches et de crosses de fusil.

D'autres, tireurs habiles, faisaient du haut des cerisiers un feu bien nourri sur nos hommes, et les obligeaient à s'abriter à l'intérieur derrière le mur d'enceinte.

Je saisis une courte échelle, je l'appuyai contre le mur, près de la porte d'entrée, je gravis cinq ou six échelons, et je regardai pendant une seconde que faisaient les assaillants.

Cette courte reconnaissance faillit me coûter cher, car cinq ou six balles sifflèrent autour de ma tête, et la septième enleva un morceau de mon épaulette. Aussitôt je me baissai pour ne plus servir de cible aux tireurs, et l'ennemi poussa des cris de joie, croyant m'avoir tué.

En même temps les coups de crosses redoublèrent. Un montant de la porte fut enfoncé, et je vis qu'un dernier effort allait tout renverser.

—Tirez le verrou ! dis-je à mes hommes.

On obéit.

Je saisis une hache, et, ouvrant moi-même la porte, je fendis d'un seul coup la tête au plus brave.

A cette vue, les insurgés crurent que nous avions reçu des renforts et prirent la fuite. Je les poursuivis pendant cinquante pas avec mes dragons ; puis nous revînmes dans la cour, emportant comme trophées de la victoire les pelles et les pioches que l'ennemi avait jetées à terre en fuyant.

Cette sortie ne décidait rien, mais elle nous faisait gagner du temps, chose importante, car notre salut dépendait peut-être d'un quart d'heure. Aussitôt renforcé par le général Bonaparte, Despinoy devait nous envoyer des renforts. Tenir jusqu'à la nuit c'était vaincre.

Il y eut une courte trêve. Les insurgés se concertaient du côté de la place, comme du côté du verger. A peine quelques rares et inutiles coups de fusils témoignaient-ils de la présence de l'ennemi.

Tibérius Gracchus vint à moi et m'embrassa.

—Parbleu ! dit-il, citoyen Robert, il faut que je te demande pardon. Je t'avais mal jugé. Cette nuit, quand tu as demandé un guide pour aller de Milan à Lodi, je te prenais pour un de ces braves gens qui font bien leur devoir, mais qui se bornent là, et qui, à aucun prix, ne voudraient dépasser l'ordonnance... Mais sur mon âme, tu es d'une autre étoffe, et si nous sortons d'ici, braves nettes, c'est à toi que nous le devons.

Je reçus le compliment avec modestie. Au fond j'étais ravi d'avoir pour témoin de mes exploits le frère de Clélie. De mon côté, je le félicitai sincèrement, et il est vrai que peu

d'officiers avec une troupe si peu nombreuse, auraient tenu tête à quinze cents hommes dans un poste aussi mal fortifié.

— Or ça, dit-il, trois heures vont sonner; nous nous battons depuis sept heures du matin, et nous n'avons pas déjeuné. Il est temps de commencer. Vois-tu d'ici, citoyen Robert, l'Albergo della santa Madonna qui sert de quartier général à ces coquins? Vois-tu lever les coudes? entends-tu le choc des verres? Cette canaille boit et mange tout son soûl pendant que nous, braves républicains, nous crevons de faim et de soif. *Per Bacco!* il ne sera pas dit que les vils suppôts de la tyrannie feront bombance, et que nous, leurs vainqueurs, nous tirerons la langue. Tu as fait ta sortie; je vais faire la mienne. Prends le commandement en mon absence, et si je suis tué..."

Ici je me sentis profondément ému, et je voulus le retenir.

— Mais qui te force, citoyen Dupuy?...

— Mon ami, dit-il d'un ton sérieux, ne vois-tu pas que nos hommes sont harassés, qu'ils n'ont pas mangé depuis hier, qu'ils meurent de faim et de fatigue, et que si l'on continue à tirer, la plupart, avant deux heures, n'auront plus même la force de tenir leurs armes.

— Mais alors, lui dis-je, car je sentais la force de ces raisons, laisse-moi prendre ta place et faire la sortie.

— Gourmand! dit-il en riant. Tu voudrais tout avoir! Tu viens de rosser ceux du verger; tu voudrais sabrer ceux de la rue. Mais ceux-là, je me les réserve! A mon tour, citoyen Robert!

Et maintenant, ajouta-t-il, écoute. Je ne t'ai vu que depuis une heure, je ne te connais que depuis une heure, et déjà il me semble que je t'aime comme un frère..."

A ce mot, je tressaillis involontairement. Il avait mis la main, sans le savoir, sur la blessure encore saignante de mon cœur. Son regard même, qui avait la douceur et la fierté de celui de Clélie, me troubla jusqu'au fond de l'âme. Tout le passé me revint en mémoire—mon amour, ma vengeance, mes regrets—et en même temps j'entrevois le sombre avenir.

J'étais touché jusqu'au larmes de cette amitié confiante et généreuse qui s'offrait à moi. Je n'osais l'accepter; je pouvais encore moins la refuser; je gardai le silence.

— Oui, comme un frère, continua Tibérius Gracchus. Il y a des hommes qu'on devine et qu'on aime dès le premier jour, et je sens que tu es de ceux-là... Je veux t'en donner un témoignage... Si je suis tué, tu porteras ce médaillon à ma sœur, qui habite maintenant Grenoble, et tu lui diras que je suis mort, comme mes frères, pour la défense de la patrie et de la liberté."

En même temps, il déboutonna son uniforme, tira de son sein un médaillon sur lequel était le portrait de Clélie. Dans l'intérieur se trouvait une mèche de cheveux blonds que je reconnus tout de suite.

Je pris le portrait en balbutiant quelques mots intelligibles. J'étais au comble du bonheur et du désespoir. Je me détournai, me sentant gagner par les larmes,

— Voici le portrait de ma sœur, dit-il. N'est-ce pas qu'elle est belle?"

Puis, sans attendre ma réponse : — Maintenant, amis, dit-il, ouvrez la porte!"

XLI

A la vue de nos dragons qui sortaient brusquement le sabre dans une main, le pistolet dans l'autre, les insurgés furent frappés d'étonnement et de crainte. Les plus avancés s'enfuirent se voyant menacés d'un combat à l'arme blanche, où la furia francese pouvait se déployer à l'aise. Les autres, voyant leurs camarades lâcher pied, se réfugièrent en toute hâte dans les rues voisines et dans les maisons, et d'assiégeants devinrent assiégés. On les voyait fermer en toute hâte les portes et les fenêtres, et se barricader à grand renfort de meubles.

Mais Dupuy avait autre chose à faire que de les poursuivre. Suivi de sa petite troupe, qui se composait en tout, lui compris, d'une douzaine d'hommes, il courut droit à l'auberge de la Madonna, où l'état-major des insurgés s'était mis à table et dinait assez tranquillement.

Toutes les fenêtres étaient ouvertes, et de la salle à manger ces braves gens suivaient sans peine et sans danger les opérations du siège. L'un d'eux se leva pour porter un toast, remplit son verre, et, s'adressant à ses camarades, parut leur dire quelques mots d'encouragement ou de triomphe.

On le distinguait mal, car il tournait le dos à la rue. Tout à coup, pendant qu'il parlait, un de convives, penché jusque-là sur son assiette, leva les yeux et poussa un cri. Il voyait la fuite des insurgés.

A ce cri, l'un des voisins, saisi d'épouvante, faillit s'étrangler en avalant une cuillerée de macaroni, et tous ensemble se levèrent pour rallier leurs hommes et les ramener au combat. Mais Dupuy ne leur en laissa pas le temps.

Il entra dans l'auberge avec la rapidité de la foudre et commanda le feu. L'état-major fut forcé de fuir en laissant trois morts et deux blessés au pouvoir des dragons. Les habitants de l'auberge voulaient fuir aussi.

— Attention! s'écria Dupuy. Si quelqu'un remue sans ma permission, il sera passé par les armes."

Puis, faisant plier à la hâte les plats, les pains et les bouteilles, et mettant le tout ensemble dans une nappe immense :

— Ça! dit-il d'une voix terrible, qu'on m'apporte mon déjeuner!"

— Ma, signor? dit l'aubergiste tremblant.

— Qu'on l'apporte! et sans réplique!" répéta Tibérius.

Et il frappa de la poignée de son sabre sur la table avec une telle force que les vitres en tremblèrent.

— Ma, signor, répéta l'aubergiste, vous voyez bien qu'on va nous assassiner."

A ces mots Dupuy lui mit la pointe du sabre entre les deux épaules. L'un des dragons en fit autant pour un domestique de l'auberge, et les deux malheureux, vaincus par cet argument, commencèrent à marcher, emportant tristement le dîner du côté de notre forteresse, où nous suivions, avec l'anxiété que vous pouvez imaginer, tous les détails de cette grave opération.

Mais quoique la sortie n'eût pas duré plus que quatre ou cinq minutes, c'en était assez pour que les Italiens eussent le temps de se reconnaître, de se rallier et de fusiller au passage nos soldats.

Cette décharge blessa le malheureux aubergiste, qui s'affaissa sur lui-

même, en laissant échapper la nappe, et criant :

— Je suis mort!"

Deux bouteilles se cassèrent, et Tibérius Gracchus faillit perdre le fruit de son courage, mais un dragon reprit le coin de la nappe, et la petite troupe se remit en marche.

A mesure qu'elle se rapprochait de nous, les insurgés, devenus plus hardis, se rapprochèrent d'elle, et je vis se moment où son salut serait fort compromis. Je n'avais près de moi que quatre hommes, le reste étant nécessaire pour garder la cour et les derrières de la maison.

Cependant je rouvris hardiment la porte à deux battants que j'avais fermées après le départ de Dupuy, et je commandai d'une voix tonnante :

— Feu sur cette canaille!"

Il était temps de secourir nos hommes, car une dernière décharge de l'ennemi tua deux dragons et blessa Dupuy lui-même, qui avait voulu demeurer à l'arrière-garde. Heureusement, la blessure n'était pas grave, et le convoi des vivres se trouvait enfin en sûreté.

— Notre dîner nous coûtera cher, dit Tibérius Gracchus. Deux hommes tués et deux blessés pour un plat de macaroni et un jambon! Mais, à la guerre comme à la guerre. Et maintenant, toi, dit-il au domestique qui nous avait suivis, va-t'en.

— Si, signor.

— Et vite!

— Si, signor.

— Et voici un écu pour boire à ma santé.

— Si, signor.

— Et quatre écus que tu donneras à l'aubergiste pour payer notre dîner.

— Si, signor, répondit l'Italien, j'ai je vous garantis que le signor Caretti sera bien content, car il croyait ne pas recevoir une baignoire pour son jambon et son macaroni."

Les provisions étaient assez abondantes; mais le vin manquait, car nos deux bouteilles avaient été cassées pendant le transport.

Heureusement, le vieux podestat qui nous regardait manger avec appétit, eut faim à son tour, et nous pria de partager avec lui nos vivres.

— Et en échange, dit-il d'un air malin, je vous donnerai les clefs de de ma cave.

— Bon! nous avons cherché, dit Tibérius Gracchus. Elle est vide.

— La grande, si, signor, répliqua le podestat, mais non la petite, la mienne, celle où je mets mon vin de Falerne et de Marsala.

Ah! le vieux traître! s'écria Dupuy en riant. Il nous laissait mourir de soif, et il avait du falerne dans sa cave! Robert, suis-le tout seul, car si nos hommes avaient la clef de la cave ils pourraient s'enivrer, et se laisser prendre. Moi, je vais garder la place."

Le podestat ne s'était pas trop vanté. Il avait du falerne, en effet, et du vin de Syracuse.

Consule Planco.

Mais nous n'avions pas le temps de savourer cette liqueur délicieuse. La moitié de notre petite garnison mangeait et buvait, la main sur la poignée du sabre. Le reste montait la garde en attendant son tour.

En cinq minutes, tout fut terminé, et nous attendîmes d'un cœur joyeux l'arrivée des secours que Despinoy m'avait promis. Un brave homme dit que le soldat qui a bien bu en vaut quatre.

C'est une erreur, il en vaut dix. Quand chacun de nos hommes eut avalé à peu près la moitié d'une

bouteille de vin de Syracuse, la joie et la confiance rentrèrent dans les âmes comme par enchantement. On entendait un soldat blessé entonner le fameux *Chant du départ*, ce poème héroïque, qui ne peut être surpassé que par la *Marseillaise*.

La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière,

Le liberté guide nos pas.
Et du nord au midi, la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil,
Le peuple souverain s'avance;
Tyran, descendez au cercueil.

Tout à coup Dupuy, qui était monté dans le grenier du podestat pour observer les mouvements de l'ennemi, descendit, et, me prenant à part, me dit :

— Robert! Encore une demi-heure et tout est sauvé. Je viens d'apercevoir les baïonnettes de nos fantassins et les casques de nos dragons dans la plaine. Bonaparte est là, ou, si ce n'est Bonaparte, un de ses lieutenants, Augereau peut-être, ou Masséna."

Puis se tournant vers nos soldats : — Amis, dit-il, encore un effort. Voici le général Bonaparte qui arrive. Il sera là dans dix minutes.

— *Vive la République!* crièrent les soldats enthousiasmés.

Mais au même instant une explosion terrible retentit, et la porte du verger s'écroula avec une partie de la muraille. C'est l'explosion d'un pétard qui avait fait brèche dans notre enceinte.

Les dragons firent un mouvement instinctif de retraite pour rentrer dans la maison.

Mais Dupuy les retint du geste. — J'allais faire ouvrir la porte, dit-il. Les coquins m'en épargnent la peine. En avant, camarades!"

Nous nous élançâmes tous deux, sabre en main, vers la brèche. La troupe nous suivit. Il était temps, car les Italiens, fatigués de la lenteur de ce siège, avaient résolu de donner l'assaut. Quinze ou vingt de ces malheureux furent tués presque à bout portant. Le reste combattait vaillamment, et nos hommes commençaient à plier et à rentrer dans la cour, où déjà l'ennemi les suivait.

L'instant était critique. Je regardai rapidement autour de moi, cherchant une arme nouvelle ou un renfort, et j'aperçus trois charrettes chargées de munitions qui faisaient partie du convoi, première origine de notre entreprise. Dans la chaleur du combat, personne n'avait songé à en tirer parti.

Je m'avancai vers les charrettes, le pistolet à la main, et je criai :

— Sauve qui peut je vais mettre le feu aux poudres!"

Ces mots et le geste très-clair qui les accompagnait jetèrent l'épouvante parmi les Italiens, qui s'enfuirent aussitôt. Le moindre coup de feu tiré dans un caisson pouvait tuer d'un coup tous les combattants, et faire sauter la maison dans les airs.

Nos soldats eux-mêmes frémirent, et auraient, je crois, pris la fuite, si un danger presque égal ne les avait menacés au dehors.

— *Per Bacco!* dit Tibérius Gracchus, il le ferait comme il le dit, cet onragé! Citoyen Robert, désarme ton pistolet, ou nous allons être hachés menus comme chair à pâté."

Je montrai mon pistolet déchargé. Dupuy se mit à rire.

— Ah! ma foi, le tour est bon; à te voir avec ton air d'empereur romain, on aurait cru que tu tenais dans tes mains la mort et la vie. Eh bien, je suis content d'en être quitte

pour la peur... réparons nos murailles et refaisons nos barricades."

Mais nous recommençons à peine ce travail lorsque nous entendîmes le bruit lointain des tambours qui battaient le pas de charge et le son des trompettes.

"Voilà Bonaparte ! dit Dupuy. Je reconnais la sonnerie des dragons."

Puis, regardant à sa montre :

"Il est cinq heures. Nous nous battons depuis sept heures du matin. Nous avons couru toute la nuit. C'est assez pour aujourd'hui. J'espère qu'il nous laissera le temps de nous rafraîchir."

Au même instant le bruit des tambours redoubla et fut entremêlé de fusillade. Bientôt, en regardant par les créneaux de notre forteresse, nous vîmes les malheureux insurgés s'enfuir de tous côtés, après une courte résistance.

Nous n'essayâmes pas de les poursuivre ou de leur couper la retraite. Leur désespoir pouvait être encore dangereux.

D'ailleurs notre mission était remplie. Nous avions sauvé le convoi d'artillerie et les caissons. Aller au delà était une témérité inutile.

Tout à coup les insurgés qui s'étaient enfuis sur la route de Pavie reparurent, poursuivis par la cavalerie française le sabre dans les reins.

"Bravo ! Le petit caporal les a pincés au demi-cercle," dit un dragon qui regardait la bataille en amateur.

En effet, un escadron de hussards avait fait, sans être vu, le tour de Foggia, et les insurgés, chargés en tête par l'infanterie et en queue par la cavalerie, se réfugiaient sur la place et dans les rues adjacentes. Ils demandaient quartier ; mais les hussards pointaient toujours, et quarante ou cinquante de ces malheureux furent tués à coups de sabre. Le reste jeta ses armes et attendit son sort en silence.

Enfin Bonaparte parut avec son état-major.

Sa mine froide et sévère ne me parut présager rien de bon.

Il mit pied à terre et entra dans la maison du podestat.

"Quel est l'officier qui commande le poste ? demanda-t-il.

"C'est moi, général, Tibérius Gracchus Dupuy.

—Vous avez sauvé le convoi ?

—Oui, général. Mais je n'étais pas seul, et le sous-lieutenant Robert que voici...

—Vous avez des nouvelles de l'ennemi ?

—Général, le tocsin a sonné partout. Pavie est en feu. La garnison est enfermée dans le château. J'ai essayé de communiquer avec le commandant, mais je n'ai pas reçu de réponse. Mon émissaire aura été sans doute surpris et tué par les insurgés.

—C'est bien. Citoyen Dupuy, je vous nomme chef d'escadron à la place du citoyen Formy qui a été tué hier dans une rue de Milan. Vous prendrez possession de votre grade dès demain.

La République a besoin de soldats tels que vous."

Puis, se tournant vers son chef d'état-major :

"Berthier, dit-il, choisissez cinq officiers et constituez-les en commission militaire. Combien avons-nous de prisonniers ?

—Deux ou trois cents, général.

—Prenez-en cinquante parmi ceux qui ont été pris les armes à la main ; aussitôt que leur identité sera constatée, qu'on les fusille. Il faut ap-

prendre à cette canaille ce qu'il en coûte de verser le sang français."

Tout l'état-major se tut. Le malheureux podestat tremblait de tous ses membres, et se cachait de son mieux derrière les officiers pour n'être pas vu.

"Quel est cet homme ? demanda le général, qui l'aperçut enfin.

—Général, je suis le podestat Marino, dans la maison duquel vous avez l'honneur... c'est-à-dire, non... j'ai l'honneur éminent de recevoir Votre Excellence illustrissime."

Bonaparte le regarda à peine, et demanda :

"L'a-t-on pris les armes à la main ? Qu'on le fusille le premier.

—Non, général, se hâta de dire Dupuy. Au contraire, ce brave homme nous a offert des rafraîchissements. Il a d'excellent vin de Syracuse, général."

Au seul nom de vin de Syracuse, les visages de l'état-major s'adoucirent. On commençait à regarder avec intérêt le pauvre podestat.

Lui-même, quoique un peu fâché, je pense, de nous donner son meilleur vin, allait s'exécuter de bonne grâce et désaltérer tout le monde, mais le général n'avait pas de temps à perdre.

"La commission militaire est-elle constituée ? demanda-t-il à Berthier.

—Oui, général.

—Les cinquante hommes sont-ils choisis ?

—Général, on n'a que l'embaras du choix. Tous nos prisonniers ont tiré sur la troupe."

En même temps des cris perçants retentirent sur la place. Les malheureux qu'on allait fusiller demandaient grâce. Les femmes et les enfants se jetaient à genoux devant les soldats français. Mais le général demeura inflexible.

Il remonta à cheval sans attendre l'exécution de ses ordres, et dit à Tibérius Gracchus :

"Citoyen Dupuy, vous partirez dans une heure pour Milan, et vous emmènerez votre convoi. La route est libre. Si votre escorte avait été massacrée ici, je n'aurais fait grâce à personne, et j'aurais mis le feu à Foggia comme à Binasco."

A ces mots, il continua sa route du côté de Pavie.

Il n'était pas encore à trois cents pas de Foggia lorsqu'un feu de peloton bien nourri nous apprit qu'on avait fusillé les insurgés dans le verger du podestat.

Ce pauvre homme s'évanouit de frayeur, et moi-même quoique, Dieu merci, j'eusse les nerfs fort endurcis, je me sentis ébranlé.

Tibérius Gracchus et moi nous nous regardâmes quelque temps en silence.

"J'aimais mieux le combat de ce matin, lui dis-je enfin.

—Remarque, ajouta Dupuy, que ces pauvres gens, qu'on fusille comme des assassins, sont les seuls à qui nous ayons toujours fait du mal. Nous ravageons leur pays, nous pillons leurs maisons ; quelquefois nous faisons pis encore, et parce qu'ils se défendent eux-mêmes, et n'ont pas d'uniforme, on les fusille. Quelle est cette justice ?

—C'est la justice militaire."

Il consulta sa montre et dit, car c'était un philosophe :

"Il est six heures. Partons vite. Je veux arriver à Milan avant la nuit et souper avec toi chez la signora Sorbetti, qui est un ange de grâce et de beauté."

XLII

Je passe sous silence l'accueil presque triomphal qu'on nous fit lorsque nous rentrâmes dans Milan, vers neuf heures du soir. Tibérius Gracchus fut félicité et embrassé par tous ses camarades, et le général Despinoy eut la bonté de promettre que je serais mis à l'ordre du jour de l'armée, —ce qui arriva, en effet, dès le lendemain,—et qu'il demanderait pour moi la première lieutenance vacante parmi les dragons.

Au reste, Dupuy ne s'en fit point accoïre, et ne chercha pas à tirer la couverture de son côté.

Sans attendre qu'on l'interrogât, il se hâta de dire que sa troupe et lui ne devaient qu'à moi leur salut, et que, sans ma prompte arrivée, le convoi et ceux qui le conduisaient seraient restés aux mains des insurgés.

"Mais, ajouta-t-il après avoir rendu compte de sa mission, j'ai besoin de voir le chirurgien."

Et en effet, outre les contusions légères, il avait été percé d'une balle dans le flanc. Heureusement la chair seule avait été entamée, et le poumon, quoique fort proche, n'avait pas été atteint.

Plus heureusement encore, la balle était sortie sans faire aucun ravage. C'est ce que le chirurgien déclara tout de suite.

"De sorte, demanda Tibérius, que je puis souper avec un ami ?

—Avec qui bon te semblera," répliqua le chirurgien d'un air fin.

Sur cette réponse, Dupuy m'emmena au quartier.

"Mon ami, dit-il, il faut représenter dignement, moi la cavalerie française dans laquelle je suis maintenant chef d'escadron, quoique indigne,—et toi le corps sublime des aérostiers dont tu portes encore l'uniforme. Comme tu arrives en droite ligne de l'austère armée du Rhin, tu n'es peut-être pas muni de toutes les pommades et de tous les parfums d'Italie, prends donc librement dans cette boîte tout ce qui te fera plaisir, et souviens-toi que je vais te présenter à la signora marchesa Sorbetti, qui n'est pas seulement mon amie intime, mais aussi la plus jolie femme de Milan. Songe, de plus, que nous trouverons probablement chez elle le comte Ettore Spada, mon prédéces-

seur, qui serait un gentilhomme accompli s'il osait me couper la gorge devant quatre témoins, comme il en a la furieuse envie, et qui prend tous les matins deux heures de leçons d'escrime, dans l'espérance d'avoir du courage quelque jour. Or, cet élégant, mais prudent gentilhomme qui sent le musc, le benjoin, l'eau de Cologne et l'essence de rose, et qui est frisé par son valet de chambre comme un caniche, serait trop heureux de trouver quelque chose à reprendre dans ta toilette ou dans la mienne."

Tout en parlant, Dupuy tira la sonnette. Un valet de chambre italien parut.

"Fabrizio, dit-il, pour ce soir je te dispense de me coiffer. Habille mon ami le citoyen Robert, qui est un républicain trop fier pour savoir mettre sa cravate, mais qui enfle les Prussiens et les Croates par douzaines comme des mauviettes."

Je me laissai habiller, comme si j'avais eu plaisir à cette occupation. Mon nouvel ami avait pris sur moi un empire absolu. Je le regardais marcher, parler, s'habiller, rire, chanter et dans chacun de ses gestes, je croyais retrouver ma chère et bien-aimée Clélie, perdue à jamais, et perdue par ma faute.

"A propos, dit-il en se retournant pour me regarder du haut en bas, mon cher ami, rends-moi le médaillon et le portrait de ma sœur."

Je fus consterné de cette demande. Comment garder le portrait sans avouer tout le passé et surtout ce funeste meurtre dont je ne pouvais plus perdre le souvenir ?

J'ôtai lentement le cordon qui suspendait le médaillon sur ma poitrine, et je regardai le portrait en silence.

"N'est-ce pas qu'elle est bien belle ?" me dit Tibérius.

Je fis un signe affirmatif, mais sans pouvoir parler, car je craignais que mon émotion ne se trahit dans mes paroles.

"C'est la seule personne qui me reste de toute ma famille, continua-t-il. Il y a quatre ans, mes deux frères vivaient encore. Tout deux ont été tués, l'un à Jemmapes, l'autre à Wattignies, en combattant pour la République. J'ai quelquefois envié leur sort... Mon père, moins heureux, fut lâchement assassiné par une troupe de brigands et de misérables qui n'auraient pas osé l'attaquer en face. Ils l'ont tué sous les yeux et presque dans les bras de ma sœur... Pauvre père ! si j'avais été là !... Mais les républicains vont à la frontière et se font tuer pour la patrie, pendant que les brigands épient l'occasion d'assassiner les vieillards et les femmes !... Oh ! dit-il en frappant du pied avec force, si je pouvais retrouver le misérable assassin de mon père ! Si je pouvais me rencontrer avec lui pied contre pied, œil contre œil, le sabre en main !... Mais il s'est enfui, le scélérat ! Il a passé, m'a-t-on dit, en Angleterre ou dans l'armée de Condé..."

Je crois que vous devinez dans quel sentiment j'écoutais les paroles de Tibérius Gracchus. Ainsi donc ce fantôme du vieux Dupuy me poursuivait éternellement ! J'aimais Clélie, et par lui je l'avais perdue ; un ami s'offrait à moi les bras ouverts, et le spectre du jacobin me rejetait encore dans la solitude et le désespoir.

Cependant, je sentis qu'il fallait répliquer quelque chose pour ne pas exciter le soupçon, et tout en me sentant le gosier serré par une terrible angoisse, je demandai machinalement :

"Quel est le nom de celui qui a tué ton père ?

—C'est un ci-devant noble dont on a guillotiné le père, officier de l'armée de Condé, qui vint en France chargé d'une mission secrète et se fit prendre vers la fin de 1793. Son fils qu'on appelle Robert de Fénéstrange, s'est associé à une bande de brigands, de voleurs, de faux monnayeurs, que sais-je encore ! Et tous ensemble ont lâchement assassiné mon père et trois gendarmes pendant la nuit... Mais qu'as-tu donc ? Tu pâlis à vue d'œil... Es-tu fatigué de notre campagne d'aujourd'hui ?

—Oui, répondis-je en balbutiant, je suis un peu fatigué... J'arrivais de Mayence à franc-étrier... En arrivant il a fallu courir à Lodi, revenir à Milan, partir par Foggia... Depuis neuf jours, je n'ai pas couché entre deux draps.

—Bah ! bah ! tu t'y feras. On ne dort pas dans l'armée d'Italie. On fait l'amour et la guerre au galop. Bonaparte, qui a le diable au corps, nous met tous sur les dents. Lundi dernier, la division Masséna a fait douze lieues d'une seule étape, a battu les autrichiens le soir, entre six et sept heures, a mangé un morceau sur

le pouce entre dix heures et dix heures vingt-cinq minutes, s'est assise sur le bord du chemin pendant trois quarts d'heure, a repris la poursuite jusqu'à onze heures du matin, s'est battu contre Beaulieu entre onze heures du matin et cinq heures du soir, l'a mis en fuite et poursuivi jusqu'à minuit, et a rejoint Bonaparte vers quatre heures du matin le mercredi. Sais-tu de quelle manière ce Corse enragé les a félicités?... Tu ne devines pas?... Eh bien ! il leur a dit que s'ils marchaient toujours du même pas, ils finiraient par égaler les légions romaines. A te parler franchement, les chevaux, qui n'ont pas autant de patriotisme que les hommes, allaient rendre l'âme. Il a fallu arrêter la cavalerie de peur de nous mettre tous à pied. Quant aux fantassins, ils vont toujours. C'est une grâce d'état."

Pendant ce temps, j'avais repris mon sang-froid et j'étais redevenu maître de moi-même.

"Comme je ne suis pas encore de l'armée d'Italie, lui dis-je en feignant de rire, je vais me coucher.

—Non, *per Bacco* ! répéta Dupuy, je te le défends. Je t'ai annoncé par un billet à la signora marchesa, et je ne veux pas en avoir le démenti. Emilia verra celui qui m'a sauvé la vie... au moins, tu me promets de ne pas trop lui faire la cour...

—Oh !

—On ne sait pas ce qui peut arriver. Emilia est coquette. Elle a quitté pour moi le comte Ettore Spada. Elle pourrait bien quitter pour toi le citoyen Tibérius Gracchus... A propos, auras-tu bientôt fini de contempler le portrait de ma sœur ?

Et il avança la main pour le reprendre.

"Écoute, lui dis-je d'un ton sérieux, tu dis, mon cher ami, que je t'ai sauvé la vie aujourd'hui. C'est possible. Je n'en sais rien. Mais fais-moi une grâce. Donne-moi ce portrait !"

Il hésita un instant.

"Qu'en veux-tu faire ?

—As-tu lu, lui dis-je, une histoire des Mille et une Nuits, où le jeune Beder, roi de Perse, devient amoureux d'une belle princesse qu'il n'a jamais vue, et seulement sur le récit qu'on lui fait de ses perfections?... Eh bien, suppose que je suis pareil à ce pauvre garçon, et que je suis amoureux de cet admirable portrait... Me le refuseras-tu?... Vois comme ces yeux sont doux et profonds, comme ces cheveux...

—Que ta volonté soit faite ! répondit Dupuy. Et maintenant, es-tu prêt à partir?... Oui !... marchons donc, car la marchesa Sorbetti nous attend."

(A continuer.)

VARIETES.

*. Un monsieur amateur de tables tournantes et qui s'occupe spécialement de spirisme, invitait une dame de sa connaissance à assister à une de ses séances.

—Qu'y verrais-je ? dit la dame très ignorante sur ces sortes de choses.

—Oui, j'avais un oncle qui était bon pour moi et que je regrette beaucoup.

—Eh bien ! venez ce soir, vous l'invoquerez et il vous parlera.

—Je verrai mon oncle ?

—Non, pas lui, mais son esprit.

—L'esprit de mon oncle ? Mais comment ferez-vous, il n'en a jamais eu de sa vie.

*. A l'exercice des réservistes.

Un soldat crache dans les rangs.

Le sergent de manœuvres, un vieux brisquard, s'écrie d'un air indigné.

—Quatre jours de salle de police au No 6. On ne crache pas dans les rangs ; on n'est pas dans un salon ici !

*. On parle devant M. Coustans des campagnes du premier Empire et des maréchaux de l'époque.

—Peuh ! dit-il, des traîneurs de sabre. Un seul m'est sympathique : le maréchal Serrurier !

*. La scène se passe dans une famille "d'agités." Tous agités, depuis le père et la mère, jusqu'au petit dernier.

On sort de table. Le fils aîné commence à lever des chaises à bras tendu et le cadet à se suspendre à l'anneau du lustre.

Le papa, d'un ton grave :

—Oh ! aujourd'hui, mes enfants, soyons calmes ; vous savez que nous allons ce soir au bal.

La demoiselle de la maison, avec un soupir :

—Alors, nous allons seulement jouer un peu à saute-mouton !

*. On discutait, entre camarades de théâtre, sur la création des nombreux *Edens* parisiens dont nous avons parlé à plusieurs reprises.

—Tant d'*Edens* que ça ! s'écria la petite B... On se décide donc à s'occuper du placement des filles d'Eve ?

—Tu n'y es pas, répondit Daubray Des filles d'Eve, pff ! on n'en manque pas, certainement... pff !... mais sais-tu ce qu'on se demande ?...

—Non...

—Eh bien ! on se demande où l'on trouvera assez de serpents, pffff !... pour tous ces *Edens*-là !

*. Bien nature.

Quand M. A... va chez son ami B... il a la déplorable habitude de jeter ses bouts de cigarettes sur le tapis, à tort et à travers.

L'ami B... ne se plaint jamais de ce sans-çon et se contente de les ramasser. Mais, moins tolérant, M. A... trouve très inconvenant qu'il les ramasse !

*. Deux jumeaux causent entre eux.

Premier jumeau.— Nous ressemblant comme nous nous ressemblons, nés en même temps, il y a lieu d'espérer que nous mourrons le même jour.

Deuxième jumeau, de sa voix la plus onctueuse.— A moins que tu ne meures par accident !

*. Polyte, qui va ce soir-là dans le monde, fume une pipe chez son ami Gugusse.

La pipe finie, il tire ses gants, et, au moment de les mettre :

—Gugusse, tu n'as pas d'eau ?

—Pourquoi faire ?

—Ah ! j'aime pas à mettre des gants, quand j'ai les mains sales.

Gugusse, du ton le plus naturel :

—Tu mets bien des chaussettes !

*. Tout le monde connaît un peintre en bâtiments qui, retiré des affaires, raconte partout qu'il va se faire auteur dramatique. Il affirmait hier qu'il met la dernière main à un acte pour l'Odéon intitulé :

ON NE BADIGEONNE PAS AVEC L'AMOUR

*. Chez un bijoutier :

—Prenez cette montre, monsieur, dit le marchand, elle marque, avec une exactitude scrupuleuse, l'heure, la minute, la seconde, le mois, le temps...

—Pendant qu'elle y est, fait le client, est-ce qu'elle marque aussi... le linge ?

*. Un cordon bleu est cité comme témoin dans une affaire d'assises où ses maîtres sont compromis.

—Dites-nous ce que vous savez, lui demande le président.

—Faire un peu de cuisine.

*. M. Prudhomme va voir son fils Toto, qu'il a fourré en pension le mois dernier.

Le directeur de l'institution fait l'éloge du jeune élève. M. Prudhomme se rengorge. Cependant il croit devoir poser cette question :

—Suit-il à la lettre vos sages conseils, monsieur ?

—Oh ! monsieur : il les précède !

*. Il est huit heures du soir.

Un avocat, des plus occupés, vient enfin de pouvoir se mettre à table.

On sonne, et la bonne vient lui dire qu'un de ses clients veut lui parler à l'instant.

—Impossible, répondit-il. Dites-lui que... Enfin, opposez-lui "une *faim* de non-recevoir !"

*. Mme Suzanne L... qui est des plus dodues, remplissait, dans un drame, le rôle de la sœur aînée de Mme D..., qui est fort maigre.

Au cinquième acte, la mère éclatait en reproches contre sa cadette :

—Fille ingratitude et dénaturée ! agir ainsi envers moi, qui t'ai nourrie de mon lait !

Alors un gavroche, avec cette voix et cet accent que l'on connaît, cria à la mère :

—A n'te doit rien... C'est la grosse qu'a tout bu !

*. C... est à la recherche d'une dot. On le présente dans la maison d'une riche héritière. Mais la jeune fille ne se méprend pas le moins du monde sur les intentions du monsieur.

—Emma, dit le père à sa fille, voici M. C... qui me fait l'honneur de me demander ta main...

—Plaine ?

*. Un épisode gai des expulsions :

Un commissaire de police était allé crocheter dans un couvent des environs de Fontainebleau.

Le Père supérieur, après notification de l'arrêté de dispersion, commence à lire au commissaire la formule d'excommunication majeure.

Le représentant de M. Coustans, assis sur une chaise qui se trouvait là par hasard, écoute d'abord la lecture, puis interrompant :

—Ah ! vous avez de la chance que je ne comprenne pas le latin ! car, au ton dont vous me parlez, je vois bien que vous m'injuriez. Si j'en étais sûr, je vous coffrerais proprement.

Absolument authentique.

*. Rien de beau comme la conscience au théâtre, mais il ne faut pas l'outrer.

A preuve l'histoire suivante, qui vient de se passer à Liège.

Il y a huit jours, un baryton du nom de C... débutait dans les *Huguenots*, rôle de Saint-Bris.

C'était un garçon sans instruction. Aussi était-il très intrigué par le commencement de la fameuse apostrophe du quatrième acte :

Et vous qui répondez à Dieu qui vous [appelle,

Chefs dévoués de la cité fidèle, Quarteniers, Echevins, écoutez tous ma voix

—Quarteniers ? Echevins ? répétait-il tout le temps... Ça ne veut rien dire... Il faut changer ça ! On se sera trompé.

Et le soir de son début, il chante triomphalement :

Cartonniers, marchands d'in, écoutez tous [ma voix !

On rit si fort, qu'il fallut baisser le rideau.

*. En omnibus :

Un monsieur, plus gros que l'hippopotame du Jardin des Plantes, cherche à s'installer dans la seule place libre.

Certes, il a de quoi s'asseoir, selon le mot connu, mais il ne sait où le mettre.

Après quelques minutes d'essais infructueux, il se retourne vers une de ses voisines et lui dit avec conviction :

—Ces gros vêtements d'hiver, comme ça tient de la place !

*. Fidèle et modeste serviteur.

Un vieux garçon annonce à son valet de chambre qu'il a l'intention de laisser par son testament un legs assez important.

—Seulement, ajoute-t-il, pour que tu ne sois pas tenté d'abrèger ma vie je mettrai chaque jour une petite somme dans un coffret dont tu hériteras à ma mort, que tu souhaiteras ainsi la plus lointaine possible.

Six semaines après, le vieux garçon meurt empoisonné.

On arrête le fidèle serviteur qui était en effet le coupable, et qui s'excuse ainsi :

—J'ai des goûts simples, mon président. Je voulais me contenter d'une modeste aisance.

*. A une soirée de province :

Un monsieur et une dame entrent. La maîtresse de céans, s'adressant gracieusement à la dame et à son mari :

—Ah ! vous voici revenus de voyage ! Charmée de vous revoir ! Vous arrivez de Suisse ? C'est une contrée délicieuse, dit-on !

La dame d'un air tout à fait aimable :

—Ah oui, ma chère, c'est un pays bien pythagorel...

Stupéfaction générale. Tout le monde se regarde en pouffant tout bas. Le mari, écarlate, interpellant sa femme :

—Mais, ma bonne amie, vous n'y songez pas ! Vous avez sans doute voulu dire que c'était un pays pittoresque ?...

La dame, d'un air pincé :

—Eh bien !... pittoresque... pythagore... tout ça c'est synagoge !

*. Si je n'étais Breton, dit Charles Monselet, je voudrais être Provençal. Et si j'étais Provençal, je voudrais être *félibre*. Mais ne le suis-je pas un peu par des attaches affectionnées et même par des amitiés solides ?

Alors une douce raillerie m'est permise, n'est-ce pas ?

Ah ! ces *félibres* ! quelle foi en eux-mêmes ! avec quelle certitude ils marchent dans la vie !

L'autre jour, ils étaient trois ou quatre dans un café, causant et menant grand bruit. Survient Valéry Vernier, le romancier-poète.

La conversation suit son cours. On se disait sa ville natale.

—Moi, je suis de Tarascon !

—Moi, je suis de Saint-Gigand !

—Moi, je suis d'Escrabouillac !

Tout à coup un *félibre*, se tournant vers Valéry Vernier :

—Et vous, Valéry, d'où êtes-vous ? qu'il lui demande.

Le modeste Valéry répond en rougissant :

—Moi, je suis de Lille.

Surprise sur toute la ligne.

—Où est-ce cela ? murmure-t-on en s'entre-regardant.

—De Lille... en Flandre, ajoute-t-il.

Les *félibres* s'indignent, et l'un d'eux jette ces paroles sévères à Valéry Vernier :

—Mais, si vous n'êtes pas du Midi, qu'est-ce que vous êtes venu faire à Paris ?